
PRIX : VINGT-CINQ CENTIMES

ENTRETIENS

POLITIQUES & LITTÉRAIRES



SOMMAIRE :

- I. — Une Préface de Louis MÉNARD.
- II. — Georges LECOMTE. — Sic Vos....
- III. — Henri DE RÉGNIER. — Indulgence bourgeoise.
- IV. — Bernard LAZARE. — La réglementation de la guerre.
- V. — Alphonse GERMAIN. — L'Art et l'État.
- VI. — Francis VIELÉ-GRIFFIN. — Le plus grand poète.
- VII. — Notes et Notules.



PARIS

LIBRAIRIE DE L'ART INDÉPENDANT

11, rue de la Chaussée d'Antin, 11

—
Le 1^{er} Novembre 1890

ENTRETIENS

POLITIQUES ET LITTÉRAIRES

Paraissant le 1^{er} du mois.

Abonnements : six mois : 3 fr. ; — un an : 5 francs

Pour abonnements, dépôts, vente au numéro, etc..., s'adresser directement à M. Edmond Bailly, 11, rue de la Chaussée-d'Antin.

Tout abonnement non perçu directement par M. Bailly n'est pas valable.

On vend à PARIS chez :

MARPON et FLAMMARION	:	Boulevard des Italiens.
id.	id.	: Rue Auber.
DENTU	:	Avenue de l'Opéra.
P. SÉVIN	:	Boulevard des Italiens.
TRESSE et STOCK	:	Place du Théâtre-Français.

A BORDEAUX :

Librairie Illustrée de la Gironde.

A NIMES chez :

A. CATELAN : Rue Thoumayne.

PRÉFACE

Il y a dans chaque civilisation en particulier, et dans l'humanité en général, des phases et des évolutions qui représentent celles de la vie humaine individuelle. Cette homologie du tout et de la partie est la grande loi de l'histoire qui répond à la loi du clivage en minéralogie. Aux pâles flambeaux de la traduction et de la légende, nous voyons des races puissantes grandir et disparaître. Ces races, étudiées isolément, ont eu leurs périodes de maturité et de vieillesse; mais, comparées à celles qui les ont suivies, elles représentent l'enfance de l'humanité! Avec cette vitalité puissante, cette confiance infinie de l'enfant dans l'avenir, elles creusent les montagnes et taillent le granit en monuments éternels. Comme l'enfant aussi, étonné et inquiet de la faiblesse de l'homme devant la toute-puissante nature, qui l'étreint et l'écrase, l'antique Orient en adore les forces énergiques et sauvages, formes multiples d'une substance infinie toujours immuable sous ses mille incarnations, tantôt bienfaisante, tantôt funeste; le lion du désert et le mystérieux dragon ont des temples comme les astres impérissables qui versent d'en haut leur lumière sacrée et leurs occultes influences.

Cette vie, si mobile et si régulière, inconsciente et sûre d'elle-même, le frappe de respect et d'épouvante : tantôt il veut se dégager des bras de cette nature absorbante et terrible, tantôt il se précipite tête baissée dans le tourbillon de la vie universelle. La grande prostituée de Babylone convie aux fêtes de Mylitta les peuples sensuels de la Chaldée. Les forêts vierges de l'Inde sont jonchées de pâles anachorètes qui, fermant les yeux au rêve divin, cherchent l'immuable caché sous l'illusion mobile des

apparences, et s'y noient comme dans une mer pour échapper au fardeau des métempsycoses. L'Égypte se couche le long de son fleuve, et dans ses temples de granit, où rugissent les monstres de l'Afrique, garde mystérieusement le secret du sphinx éternel. Mais les races belliqueuses de la haute Asie acceptent la vie comme un combat et entrent armées dans l'arène où luttent le bien et le mal, la lumière et les ténèbres, l'attraction et la répulsion, l'Être et le néant; solution magnifique de cette antinomie naissante d'où résulte la vie. Cependant l'enfant grandit; déjà dans les forêts il a dompté les monstres, et dans le sentiment de sa force il puise la notion de son droit.

Les théocraties pétrifiantes des races agenouillées ne prennent pas racine sur le sol béni de la Grèce : partout des législateurs au berceau des républiques. La fière jeunesse s'y fortifie par la lutte et par la conscience de sa dignité morale. Dans l'âpre Idumée, si Job se plaint de l'injustice de Jéhovah, le Dieu du désert lui répond : « Où étais-tu quand je semai les étoiles ? » Cet argument n'eût pas suffi en Grèce ; l'homme y est si grand, qu'il traite les dieux en égaux. Œdipe se déclare innocent devant eux du crime involontaire, car il n'a pas violé sciemment les lois dont parle Antigone, ces lois primitives, écrites dans la conscience humaine. Les dieux mêmes y sont soumis, ou plutôt ils sont eux-mêmes les lois de la nature et de l'esprit, ils sont l'ordre et la proportion de l'univers, ces dieux de l'harmonie incarnés dans le marbre, en vain blasphémés depuis par l'impiété des races barbares, et qui ont révélé au monde l'idée du droit dans la politique, l'idée du beau dans l'art; dieux indulgents, qu'on honore par le culte libre et facile de l'amour, comme il convient aux dieux de la beauté.

Hélas ! qu'il est court ce printemps bienheureux de l'humanité, cet âge toujours regrettable de l'adolescence du monde ! Le lendemain du bonheur est d'une morne tristesse :

Surgit amare aliquid medio de fonte leporum.

Le jour vient où la jeunesse, couronnée de fleurs, préfère aux faciles plaisirs de l'inconstance, les angoisses d'un exclusif et sombre amour. Nos forces se sont usées dans

la lutte, il nous faut le repos, fût-ce dans l'esclavage ; et puis nos joies d'hier nous pèsent comme un remords, et le sang d'un dieu suffirait à peine à laver nos souillures. Où est le rédempteur, le dieu nouveau qui doit succéder à Zeus, d'après les vieux oracles ? Est-ce le dieu des mystiques orgies, Eleuthère, le libérateur, l'endormeur des soucis de l'âme ? Non : pour comprendre les souffrances humaines il faut être homme et avoir souffert. Sera-ce le dompteur des monstres, celui qui enchaîne Cerbère et délivre Prométhée ? Hélas ! le serpent qui nous ronge est plus vivace que l'hydre de Lerne, et nos remords sont plus lancinants que les vautours du Caucase. Interrogeons l'Orient qui depuis si longtemps incarne ses dieux pour le salut du monde.

Alors s'ouvrent les sanctuaires de l'Asie, berceau des races divines, et la terre voit apparaître les sauveurs attendus, les vertus vivantes. C'est Kriçna, l'incarnation de Viçnou ; c'est Çakya Mouni, l'essénien de l'Inde, qui vit au désert et nivelle les castes ; c'est Jésus de Nazareth, le Bouddha juif, qui annonce la vie éternelle au seul peuple matérialiste de l'antiquité. Voilà vraiment des dieux humains, puisqu'ils souffrent et meurent. Dans la Palestine ou dans la haute Asie, ils sont nés de vierges immaculées car c'est la pureté de l'âme qui engendre l'idée divine.

Les mages invoquaient Mithras, le médiateur entre Ormuzd et Ahriman, celui qui doit concilier le dualisme éternel ; et, guidés par une de ces étoiles mystérieuses qu'adoraient leurs pères, ils arrivent devant une crèche, et présentent l'or, l'encens et la myrrhe au Dieu nouveau-né. Puis sa mère le conduit en Egypte. Le reconnaissez-vous ? dit-elle aux prêtres. Depuis longtemps vous l'avez vu entre mes bras dans vos temples ; c'est de lui que je disais : le fruit que je porte est le soleil. — Nous le reconnaissons aussi, disent les sages de la Grèce, c'est le Verbe de la sagesse incréée, cette lumière qui illumine tout homme venant en ce monde, et qui était apparue sous la forme d'une vierge armée, sortie du front de Zeus, avant de s'incarner dans le sein d'une vierge juive. C'est bien lui qu'annonçait la prophétie de Virgile, écho des anciens oracles ; nous reconnaissons la vierge et le nouveau-né

qui descend des hauteurs du ciel pour ramener l'âge d'or. Voici ce renouvellement du monde.

Magnus ab integro saeculorum nascitur ordo.

Le serpent va mourir; partout se montre l'agneau revêtu de la pourpre, partout germe l'amomum d'Assyrie, le pain céleste, Hom, le dieu de l'antique Ariane, qui nourrissait tous les êtres aux agapes de la communion primitive.

Et le Dieu nouveau prend possession des temples; son royaume n'est pas de ce monde, il est roi du monde intérieur, et il révèle les mystères de l'âme, l'Eden de l'enfance, le serpent des passions humaines, et la rédemption sur le calvaire de la vie, et l'ascension dans le ciel mystique de la conscience,

La blanche ascension des sereines vertus

Mais la Loi nouvelle est sévère; loi de devoir, de renoncement et de sacrifice. Le faible s'y soumet et souffre, le fort la brave et opprime. La vie est condamnée, les saints vont s'enterrer aux solitudes, et les dieux heureux, les dieux de la jeunesse et de l'amour, se changent en démons tentateurs. Nous demandions un Dieu humain, et déjà le médiateur est trop haut pour nos humbles prières; qui les portera jusqu'à lui? ce sera sa Mère, l'idéal féminin des races chevaleresques du moyen âge, la divinité propice et lumineuse que nul n'invoque en vain. Qu'elle règne dans le ciel de son fils, couronnée de rayons et d'étoiles, les pieds sur le croissant de la lune, écrasant le front humilié du serpent.

Cependant le Dieu ennemi des prêtres et crucifié par eux courbe l'occident sous le joug de la théocratie. Il prêche la douceur et le pardon, et la terre, sous son règne, se couvre de cachots, de gibets et des bûchers. Il annonce la délivrance, et l'esclavage envahit le nouveau monde avec sa doctrine. Il ordonne l'humilité et le renoncement aux biens du monde, et la richesse de son Eglise, la vente publique des grâces célestes sont le signal de la révolte. Ainsi l'éternel dualisme de l'Asie se reproduit dans les étranges contradictions de l'histoire comme dans les luttes intérieures de l'Eglise. Le culte reproché aux Mani-

chéens, aux Albigeois, aux Hussites, serait-il le dernier terme du triomphe de l'hérésie? Quand nos défaillances appellent une révélation nouvelle, ce Paraclet promis à l'avenir, cet esprit de vérité et d'intelligence qui doit dévoiler les derniers mystères, serait-il donc l'archange révolté, le Titan cloué au Caucase, le serpent condamné dans l'Eden, qui fit cueillir à Eve le fruit de la science et enseigna les arts et l'industrie à la race maudite de Caïn?

Quelque nom qu'on lui donne la science s'affirme aujourd'hui reine du monde... Il est difficile de caractériser d'avance cette ère nouvelle qui sera l'âge viril de l'humanité, mais la foi dans l'avenir n'autorise pas à blasphémer le passé. La vieillesse et l'âge mûr sont-ils un progrès sur l'enfance et la jeunesse? Chacun répondra selon son tempérament, et, si les philosophes comprennent mieux la vérité sous une forme algébrique, les artistes aimeront mieux la recevoir sous l'enveloppe palpable du symbole.

La science moderne, qui admet des molécules indivisibles mais étendues, qui croit aux deux fluides électriques, qui personifie le calorique, qui explique la vie minérale par l'affinité, comme si un mot expliquait un fait, sourit dédaigneusement des Grecs, qui rêvaient une Dryade dans chacun des chênes de Dodone, et une Océanide dans chaque flot de la mer; pourtant les conceptions antiques renferment une notion plus juste de la vie universelle que toutes nos abstractions mortes, et ont de plus l'avantage de fournir des types à la peinture et à la statuaire. Là où nous voyons des forces et des principes, les anciens voyaient des dieux; nous appelons l'attraction ce qu'ils appelaient Vénus; c'est une question de mots, et l'un n'est pas plus clair que l'autre. Selon la différence des formes données aux mêmes idées, on formule des lois physiques ou l'on crée des œuvres d'art. Il est permis, je crois, d'être à la fois de l'avis de Newton et de l'avis de Phidias.

La vérité est aussi nécessaire à la vie de l'Esprit que la lumière à la vie des êtres organisés; cessons donc de croire qu'elle date d'hier, et de proscrire les formes que le passé lui a données. En métaphysique surtout la proscription est un signe de faiblesse. C'est la myopie de notre esprit qui nous enchaîne à des formes exclusives et à des

hiérarchies artificielles. Pendant deux mille ans l'homme a condamné la matière et immolé l'art et la beauté sur les autels de la morale. Mais la beauté est aussi divine que la vertu, et à ceux qui trouvent mauvais que Vénus soit moins chaste que la vierge Marie, on pourrait objecter que le Christ est moins beau qu'Apollon et Bacchus; autant vaudrait se plaindre que la gravitation ne soit pas assez morale. Aujourd'hui que le règne du Saint-Esprit commence, c'est la science qui veut astreindre l'art et la morale à ses lois, comme si ce n'était pas là trois mondes distincts. Moraliser la beauté ou la vérité, soumettre l'art et la morale au raisonnement et juger un théorème par le sentiment esthétique ou par la conscience, ce sont trois tentatives de la même force, et qui rappellent la condamnation de Galilée.

Nous avons passé au creuset toutes les fleurs du voile d'Isis, nous avons voulu épeler les oracles obscurs de ses sphinx, mais nous ne pouvons définir ni la matière, ni l'esprit, ni la substance, ni la cause, ni le temps, ni l'espace. La science, comme la foi, élabore des conceptions subjectives, sans jamais pénétrer l'essence des choses. Sa sphère est le présent, elle se tait sur les origines des mondes, de la vie organisée, de l'homme et des langues humaines. Si les mythes des races divines et des amours des anges sont d'obscurs hiéroglyphes, la génération spontanée et la transmutation des espèces sont de vagues hypothèses, et, *mystères pour mystères, les grandes traditions de l'humanité valent bien les opinions écloses dans tel ou tel cerveau individuel*. D'ailleurs les théories scientifiques sont encore plus mobiles que les dogmes religieux; les lois de la chimie varient tous les dix ans comme les classifications de l'histoire naturelle. La nature anarchique et multiforme se rit de nos systèmes, lits de Procuste de la vérité. En elle le centre est partout, et tout s'enchaîne sans hiérarchie.

La science débute par un acte de foi, puisqu'elle accepte les axiomes de la raison, comme la morale accepte les lois innées de la conscience, comme l'art accepte ces notions primitives de beauté qui n'ont jamais été définies par une langue humaine. Ces conceptions originelles, ces idées que chacun comprend et que nul n'explique, ces

mots écrits en lumière dans le sanctuaire intérieur et que nul ne peut lire, ne sont-ils pas vos noms, ô Elohim? Comme les faces d'un prisme, comme les rayons de la lumière blanche, la force, la loi et l'amour, confondus seulement dans l'unité abstraite du panthéisme primordial, se révèlent dans la science, dans l'art et dans la morale par le vrai, par le juste et par le beau, et ces révélations sont multiples comme la nature et comme l'esprit humain. L'Idéal divin apparaît sous des formes appropriées au génie des peuples chez qui et par qui il se révèle.

Ainsi le principe féminin, la mère féconde et bienfaisante, s'appelle Rhéa, en Phrygie; Héra, à Argos; Demeter, à Eleusis; Persephoné, en Sicile; Artemis, à Ephèse; Aphrodité, à Cypre; Astarté, en Syrie; Mylitta, en Chaldée. C'est toujours la mobile Mâyâ, l'illusion divine, ou la grande Isis, qui écrivait au seuil de son temple: Je suis tout ce qui est, tout ce qui a été, tout ce qui sera.

L'étude consciencieuse du passé, qui est le meilleur côté de notre époque, la conduira, je l'espère, non pas à un électisme acceptant ceci et rejetant cela, mais à la synthèse générale des dogmes et à la conciliation des contradictoires. Les races européennes en sont à leur période Alexandrine. L'Orient ouvre de nouveau ses écluses. Le zend et le sanscrit évoquent devant nous de grandes civilisations éteintes, comme les débris fossiles nous aident à reconstituer des périodes géologiques. La part du passé est assez belle pour qu'il n'ait pas à envier à l'avenir cette compensation suprême d'amener sur la terre la réconciliation des races ennemies, et dans le monde idéal la grande paix des dieux. La science admet plusieurs infinis, l'art reconnaît les caractères de la beauté dans Homère et dans Shakespeare, dans Rembrandt et dans Phidias; pourquoi la foi n'aurait-elle pas plusieurs types divins, régissant sans ombrage dans des cieux différents?

Les idées pures ces types qui vivent indistincts, latents, virtuels au sein de la Nuit primitive, mère des dieux, ne peuvent se révéler qu'à la condition de s'incarner dans une forme qui les détermine, qui les limite. La forme unit la matière et l'esprit, elle est la parole qui donne un corps à la pensée, le médiateur entre le fini et l'infini. Aux époques mystérieuses de ces révélations premières, l'u-

nion est intime et complète ; les idées se présentent sous les expressions qui peuvent le mieux les rendre, les opérations de l'esprit se traduisent par des images palpables *les dogmes s'énoncent en symboles*, les dieux ont un corps. L'éloignement de notre époque pour tout ce qui ressemble à de la poésie nous empêche de chercher l'origine et le sens de certaines métaphores : pourquoi tous les peuples et tous les âges ont-ils représenté les dieux sous forme d'essences lumineuses, pourquoi dans toutes les langues les mots d'esprit et d'âme sont-ils etymologiquement synonymes de souffle et de vapeur ? Avons-nous une définition assez nette de la matière et de l'esprit pour nier avec dédain l'analogie que semble indiquer un instinct aussi universel ?

Tant que les dogmes vivent dans la croyance des peuples, les dieux ont une vie propre, et en quelque sorte aussi personnelle que celle de l'homme, qui les conçoit à son image parce qu'il est fait à la leur :

Finxit in effigiem moderantum cuncta deorum

Leurs attributs sont multiples comme nos facultés. Ainsi nous disions plus haut qu'Aphrodité est l'attraction, mais elle est aussi la fécondité, elle est aussi la beauté ; etc.. Zeus n'est pas seulement l'air vital qui nourrit tous les êtres, *ethers sidera pascit*, le dieu dont les mille hymens se retrouvent dans les innombrables combinaisons de l'oxygène, le roi de la foudre, qui descend en rosée bienfaisante dans le sein de la terre féconde, *coniugis in gremium laetae descendit* : il est aussi le principe de la vie comme l'indique son nom, le vainqueur des Titans, c'est-à-dire le modérateur des forces premières, et, dans un sens plus exclusivement humain, il est le principe de la justice, base de toutes les sociétés, source de toutes les vertus morales.

Les mythes sont vrais dans quelque sens qu'on les prenne ; comme les éléments chimiques subsistent, quoique latents et voilés, dans leurs combinaisons innombrables, ainsi les types vivent inaltérables dans chacune de leurs manifestations. C'est ainsi que, d'après le dogme catholique, Jésus-Christ est présent à la fois dans chaque hostie. Mais selon le caractère des peuples, des époques et des indivi-

du tel aspect des types divins prend plus de relief que tel autre. Le sens des mythes paraît tantôt plus matériel, tantôt plus moral, car l'idéal ne varie pas seulement d'une race à l'autre, il se transforme selon la nature des intelligences individuelles. La foi naïve et spontanée des masses se contente du côté palpable et poétique des symboles ; pour les esprits plus réfléchis, il faut une doctrine plus métaphysique ; qu'ils prouvent leur force et leur courage en traversant les épreuves imposées aux initiés, et ils pénétreront les mystères.

Aux fêtes d'Apis, le peuple adorait le symbole vivant du travail, l'animal bienfaisant et fort qui l'aide à féconder la terre. Pour les prêtres et les sages, Apis était le Nil, le soleil, le taureau équinoxial, et pour les initiés, dans le sanctuaire du Sérapéon, c'était le principe créateur. Quand le peuple d'Athènes allait en pèlerinage au temple des deux grandes déesses d'Eleusis, les poètes lui racontaient l'enlèvement de Persephoné par Hadès, la douleur de sa mère et le retour de Persephoné à la lumière céleste. Cette légende suffisait au peuple, qui se retirait en remerciant la mère bienfaisante à laquelle il devait le blé nourricier de l'homme. Elle suffisait aussi à Praxitèle qui, au lieu d'aller jusqu'au temple, s'arrêtait en route pour regarder Phryné se baignant dans la mer, et revenait sculpter une Aphrodité anadyomène. Mais il y avait alors comme aujourd'hui des esprits plus curieux de science que d'art. L'hiérophante leur expliquait que Persephatta, fille de Zeus et de Déméter, était la végétation, fille de la terre et de l'air, enfermée pendant l'hiver dans les royaumes souterrains de Hadès, et renaissant au printemps pour charmer le ciel et consoler la terre.

Il y avait aussi des esprits inquiets de la destinée de l'homme. Persephoné leur apparaissait comme la nocturne Hécaté, reine des ombres, et leur révélait les mystères de la vie et de la mort, la transmigration et l'épuration successive des âmes. C'était la grande initiation : on s'y préparait par une vie pure, par la continence et par le jeûne. Aux jours de leur toute-puissance, les césars romains n'osaient braver ni les lois austères de Lycurgue, ni les anathèmes des prêtres d'Eleusis contre les profanes. Ce souvenir aurait dû suffire pour réfuter tant de sottises

calomnies débitées depuis sur l'immoralité du paganisme.

Mais les initiés doivent se garder de révéler les mystères : les artistes ne reconnaîtraient plus leurs types rêvés, dans les abstractions de l'ontologie ; le peuple perdrait sa foi sans trouver dans la métaphysique une compensation aux croyances poétiques qu'il aurait perdues. Nul ne peut me voir face à face sans mourir, dit le Dieu de Moïse. Sémélé fut foudroyée pour avoir voulu voir Zeus dans sa gloire. Malheur à ceux qui présument trop de leurs forces ! Parmi les initiés qui sortaient de l'autre d'Hermès Trophonios, il y en eut qu'on ne vit plus jamais rire.

Cependant les races vieillissent ; alors l'esprit se sépare du corps, les mots se dédoublent, l'idée, pour se dégager, rejette l'image, la science brise l'urne du symbole où s'abreuvaient les peuples jeunes et forts. En quittant leur enveloppe, les vérités d'intuition arrivent à la conscience d'elles-mêmes. Est-ce une mort, est-ce une résurrection ? Il n'est pas un bien au monde qui ne se mesure par un regret ; mais pouvons-nous pleurer la mort de nos dieux et affirmer notre existence, nous, formes fugitives, incarnations passagères de leur éternelle pensée ? Où étions-nous hier, où serons-nous demain ? mais les forces divines qui vivaient avant nous renaîtront après nous dans d'autres organes ; les idées, qui se révèlent aujourd'hui en nous, écloront demain dans d'autres intelligences, comme ce flambeau qu'on se passait de main en main dans les mystères.

Ainsi, chaque hiver, la terre prend le deuil du soleil ; mais, tant que ces sphères amoureuses poursuivront dans l'éther leurs éclipses divines, tant que la terre épanouira ses feuilles et ses fleurs aux baisers du printemps, tous les êtres chanteront en chœur la résurrection d'Adonis et le retour de l'agneau équinoxial. Si l'art doit disparaître du monde, comme au temps où les dieux de la Grèce furent chassés de leurs temples, ils vivront cependant d'une éternelle jeunesse tant que la beauté sera désirable, et qu'on n'aura pas arraché l'amour du cœur de l'homme. Et le Dieu crucifié du moyen âge, fût-il calomnié par les docteurs et les prêtres, bafoué par le peuple, abandonné par

ses amis et renié par son apôtre, aura toujours un autel dans les âmes épurées par la douleur et sanctifiées par le sacrifice.

Car les dieux ne peuvent mourir, et, quand on croit avoir scellé la pierre de leur sépulcre, ils ressuscitent dans leur gloire, et l'humanité se prosterne et adore, comme aux jours où, devant cette éblouissante lumière du XVI^e siècle, elle a salué la renaissance des anciens dieux.

Comme le réel est le miroir de l'idéal, les formes politiques répondent aux idées religieuses. Les hiérarchies célestes se traduisent par les castes, le monothéisme par la monarchie, le polythéisme par la république. Si, au lieu de s'arrêter aux mots, on pénètre dans l'essence des choses, on suivra ces analogies sous l'infinie variété de leurs manifestations. Ainsi la république juive devient monarchie en même temps que Jehovah se dégage du milieu des Elohim. L'Olympe anarchique de la Grèce et de Rome se range sous la suprématie de Zeus à mesure que les républiques se perdent dans l'unité de l'Empire. La religion populaire du moyen âge avec ses légions de saints et d'anges, est un paganisme féodal réglementé, non sans résistance, par la théocratie unitaire des grands papes. Les peuples musulmans, dont le monothéisme est seul radical et absolu, n'ont jamais eu d'autre gouvernement que la monarchie.

Les religions peuvent prendre des formes philosophiques sans que ces rapports disparaissent : la république des Etats-Unis ne saurait compter le nombre de ses communions religieuses ; c'est un polythéisme saupoudré d'unité, sans légendes ni symboles, aussi abstrait que le déisme de Rousseau, personnifié dans la dictature de Robespierre. Quant aux républiques espagnoles elles sont catholiques et partant dictatoriales. La France catholique d'habitude et révolutionnaire par saccades, n'a pu s'accoutumer au régime parlementaire des peuples protestants dont le dieu constitutionnel règne au moyen d'une charte octroyée.

Qu'on suive les transfigurations des dogmes à travers le temps, on les verra coïncider avec les révolutions dans la vie des peuples. Puis, le passé rebondit, le présent se recueille, l'avenir s'élabore : alternatives d'énergie et d'af-

faissement, pulsations inégales du sang dans le cœur des races malades ; c'est le temps des compromis et des trêves, la prostration après les crises ; périodes fiévreuses et malsaines. Il est vrai que ceux pour qui la vie réelle est mauvaise peuvent se retirer au désert, et, dans leur solitude intérieure, conserver un autel à leur culte proscrit....

LOUIS MÉNARD.

N. B. — Ces belles pages, trop peu connues, sont extraites de la préface, placée par M. Ménard en tête de ses *Poèmes* (Charpentier, 2^e édit., 1863) ; leur actualité est telle que nos lecteurs nous sauront gré de les avoir reproduites à leur intention.

SIC VOS.....

L'homme avait alourdi ses membres dans une lévite dont la terne solennité s'était lustrée à maintes cérémonies familiales. De lourdes demi-bottes, en veau durci par les lavages, lui faisaient des pieds de statue colossale. Un melon noir dômaît sa face toute en os. Il allait, le dos rond, l'œil terne, grognonnant de brèves paroles à l'adresse de son petit, un gosse hâve, cheveux couleur de chanvre, dont les yeux glauques roulaient dans un cerne de misère.

La mère, restée dans la mansarde pour l'achèvement d'une besogne, l'avait débarbouillé, peigné, vêtu de coutil tout blanc, puis cravaté d'un ruban ponceau.

Le petiot, comme allégé par cette toilette, trottinait allègrement et, multipliant les petits pas de ses courts fuseaux, suivait son père qui marchait, marchait à lourdes et grandes enjambées, le regard fixé vers des horizons immatériels.....

— Pourquoi que tu me mènes promener aujourd'hui, papa, fit le marmot en levant vers son père sa face blême, déjà ridée.

— Parce que, le dimanche, l'atelier ferme.

— T'as pas le droit de travailler, alors ?

— Non, et puis, il faut que tu prennes l'air... Ici, il y a du soleil..., tandis que chez nous.....

L'anguleux visage de l'homme durcit. Soudain, lui était apparu dans l'allégresse de cette claire journée d'été son taudis noir comme un fourneau de cuisine avec le grabat, la tabatière et les plombs.

L'enfant regardait les gerbes du bassin s'arrondir en bouillonnantes arabesques dans un halo de vapeurs irisées.

Entre des nuées d'or aux flamboyantes volutes sourdait une colonne de lumière ; tel un rayon fortuit d'apothéose céleste. Ses irradiations blondissaient le ciel, l'air, les verdure. Des orangés et des roses, annonciateurs de déclin, déjà nuançaient les violentes rutilances de l'astre. L'Arc de Triomphe, altier sarcophage d'une Nation, s'érigait en ce poudroisement d'ambre : vision fabuleuse à travers des fumées d'encens, féerique glorification de jour et de soleil !

Des arborescences dentelées, du fin velours des gazons montaient une senteur fraîche de campagne. Mais l'homme, à l'anguleux visage durci, distinctement percevait les relents gras des éviers et l'humidité visqueuse d'un fond de cour.

Que les Champs-Élysées resplendissaient dans l'ensoleillement de cette vesprée !

Les panneaux vernis, les rais tournoyants des carrosses reflétaient en leur laque les rayons solaires et brillaient sur l'avenue comme des voltiges d'astres.

De hauts chevaux, à la robe de luisante ébène, lançaient obliquement avec des dandinements altiers leurs fines jambes, arrosaient de blanche écume l'argent de leurs mors.

— Pourquoi que t'as pas le droit de travailler le dimanche, papa ? reprit soudain l'enfant, persistant, malgré des intermittences et des distractions, dans la suite logique de sa curiosité.

— C'est difficile.... Tu ne peux pas encore bien comprendre..... Ecoute..... Les outils, avec lesquels mes mains font des tas d'affaires, ne sont pas à moi... Des riches me les prêtent... Je ne peux pas m'en servir quand je veux !... Si, avec ces outils, je fabriquais trop de choses, ces choses vaudraient très peu d'argent... ; alors les riches seraient moins riches..... Aussi il y a des jours... où ils m'empêchent de me servir des outils... ; ils devraient pourtant être à moi..., comme mes jambes et mes bras, puisque, sans moi, ils ne rapporteraient rien...

L'homme cessa de parler au petit, mais, tandis qu'il allait à lourdes et grandes enjambées, le regard fixe, le dos rond, la figure tout en os, il remuait les lèvres et continuait de penser.....

Des visions de femmes passaient, alanguies dans des coussins, déesses marmoréennes de nonchaloir, profils blafards où vague le clinquant d'un long œil noirci. Blanches étoffes, tulles légers, ondulations de panaches, bouffettes d'escarpins.....

Les chiens avaient des paletots et les messieurs des gardénias.

— Papa, tu m'achèteras une voiture, dis, avec un grand cheval.....

— Tu sais bien que je ne peux pas ; nous sommes trop pauvres.....

— Mais puisque tu travailles.....

— Va..., j'aurai beau être courbé du matin au soir sur l'établi, nous serons toujours des malheureux.

L'homme se tut. Dans sa face noirâtre, ses yeux, enfoncés sous leurs arcades par une dure contraction, ardaient. Avec une exaspération crispée qui, succédant au ton douloureusement résigné de tout à l'heure, montrait le crescendo de ses pensées intimes, il dit, tirant par saccades la main du moutard :

— Tu vois mes bras... Tout le jour ils besognent... Le soir..., mes reins sont brisés, mes épaules plient..... Je produis avec mes bras... de quoi nourrir vingt bouches..., et la paye que j'apporte à la mère ne peut pas nous faire manger..... Il faut encore qu'elle use ses poumons à la peine.....

Tandis que dans le soleil s'ébroue la chevauchée fastueuse, une foule endimanchée emplît le trottoir de son élégante procession. Cassures chatoyantes et froufrous de soies, luisance des hauts de forme, pommeaux métalliques des cannes, fumée bleue des cigares, terne orangé des gants. Les mains des dandies ont des gestes maniérés où luit l'éclat de diamants. Des cravates claires sur plastrons virginaux égaiant les jaquettes. De lourds cheveux en grappe caressent les cols dénus. Sourires de femmes. Saint-Cyriens aux tons criards d'images d'Epinal, élèves de Polytechnique, aux allures tristement vieillotes de séminaristes-policemen, cuirassiers largement gantés de plâtre, promènent leur architecture guindée. Des nourrices, que les volumineuses épingles de leurs bonnets font ressembler à de jeunes ruminants à peine cornés, soupè-

sent avec câlinerie des à peu près nés piaulant sous des dentelles.

Une poussière d'or nimbe cette cohue d'où émergent çà et là, des thyrses fugaces de ballons rouges.

Le père noir et l'enfant blanc, maladroits parmi ces gens qu'ils craignaient de frôler, allaient devant eux, au hasard, las déjà. La gaieté des habits et la rumeur joyeuse des bavardages n'avaient pas d'action sur leur couple triste. Ils passaient irréfrangibles, faisant une tache nette dans ce blond, ce bleu et dans cet or.

Le petit, dom né par les hauts promeneurs, ne voyant que des jupes, des pantalons et des bottines, semblait regretter les horizons plus vastes des esplanades faubouriennes. L'homme regardait la voiture aux chèvres, traînant des enfants sans gaieté, gavés déjà de leur opulence, les éventaires près desquels de coquets babies suçottaient négligemment des confiseries ou fracassaient sans précaution des gaufres fragiles, jonchant le sol de leurs débris.

La conscience de son lourd héritage de misère l'accablait d'une pesante tristesse. Jamais son fils n'aurait toutes ces joies.

Ils s'assirent sur un banc. A côté d'eux, un laquais fascinait une redondante nourrice qui, les lourds seins au vent, les jambes écartées, allaitait un poupard.

Le bambin, jouissant enfin du spectacle de la rue s'égaya.

— Oh ! ce gros monsieur, papa, avec de l'or sur son ventre et ce pantalon gris !

— Oui... C'est à des gens comme ça que profite le travail des ouvriers... Ils ne font pas œuvre de leurs dix doigts... Pourtant ils mangent...; nous leur donnons même de l'argent pour faire la noce, et nous crevons de faim,

Le larbin, las d'asticoter la nounou, eut d'abord des hochements de tête railleurs, puis, avec une grimace de ses bajoues rasées, lentement, comme un diplomate pate-lin, il modula :

— Vous aurez beau dire et beau faire, tant que le monde sera monde, il y aura des riches...

— Alors c'est juste que les travailleurs s'esquintent à la peine, pendant que les autres ripaillent avec des gadoues !

L'homme qui, dans les réunions publiques, avait pris

l'habitude d'enfiler des phrases sur ce thème douloureux, et dont la combativité s'exacerbait en face d'un adversaire, poursuivit avec virulence :

— Tout ça..., parce que leurs parents ont amassé des biens..., peut-être en travaillant..., peut-être en volant. Est-ce qu'on sait?..... Et puis, est-ce une raison?... Pourquoi aussi y a-t-il des gens qui gagnent des mille et des cent sans rien créer..., en se jetant sur le produit de notre travail..., qu'ils achètent une misère et qu'ils revendent gros... Des marchands, quoi!..... Est-ce juste enfin..., ce qu'ils appellent les droits du capital?... Mon travail aussi est un capital... Pourquoi qu'il n'est pas payé autant?..... Si seulement les outils étaient à nous..., l'ouvrier, au lieu de se tuer pour faire baffrer les riches..., gagnerait en quatre ou cinq heures de quoi nourrir les siens...

— Regarde donc, papa..., glapit le même très distrait par la rue..., celui qui passe dans cette voiture et à qui tout le monde dit bonjour...

— C'est quelqu'un du gouvernement... Ça venait boire avec nous des saladiers de vin chaud, chez le troquet, à la sortie des métingues...; aujourd'hui... ça nous fait piétiner par les cheveux de la garde.....

— Il faut bien un gouvernement... Par quoi voulez-vous le remplacer? objecta le valet.

— Est-ce que nous ne pouvons pas régler nous-mêmes nos rapports..., nous... les ouvriers... qui gavons cette engeance?

— Mais...

— Oui... nous seuls les nourrissons..., les gens du pouvoir; si le riche paie l'impôt. ., c'est de notre travail que lui vient l'argent... Il y a des employés... pour administrer la fortune publique dont nous ne jouissons pas..., des magistrats... qui nous condamnent..., des soldats qui nous fusillent... et c'est notre bras qui les nourrit...; même..., c'est nous... qui sommes les soldats..., nous qu'on force à tirer sur les pauvres gens..., nos pareils..... ou qu'on charge de défendre les biens des riches... et leurs territoires... alors que nous n'avons... ni territoires ni biens!..... Les riches..., eux..., n'ont pas d'enfants... ou ils s'arrangent pour qu'ils n'aillent pas à la guerre..... — dans les casernes sur cent hommes il n'y a pas 3 fils de

bourgeois — ou...., s'ils y vont, pour qu'ils soient éternellement nos chefs..., obtiennent de la gloire... et des grades... avec notre sang..... — leurs catéchismes de discipline le disent!..... — Tu vois..., petiot..., l'officier qui passe là-bas... si fier et tout doré..., ce sont nos mains... et celles des camarades... qui peinent... pour le faire beau... il est à notre solde..., puisque c'est par nous qu'il mange... ; demain..., au régiment... il te traitera en esclave..., toi... son maître..., sous prétexte de Patrie..., comme si la Patrie existait... pour les pauvres diables comme nous... qui n'ont ni feu ni lieu!

L'enfant écoutant, sans bien comprendre, les paroles sifflantes de son père, regardait, en une admiration de ses yeux glauques, le svelte officier qui, rigide, avec un geste de matamore, soulevait son sabre derrière lui comme une queue métallique.

Le soleil, disparu derrière l'Arc de Triomphe, emplissait encore le pur ciel d'été des splendeurs de son magnifique déclin.

— Permettez, protesta le domestique, notre corps d'officiers...

L'homme, sans eutendre, poursuivit...

— C'est comme les curés... c'est encore nous qui les faisons vivre!... Ils sont les représentants d'un Dieu qui aimait les pauvres gens..., ils devraient nous consoler..... Ah, oui. ils s'agenouillent devant le veau d'or..., s'attablent chez les traitants..., qui leur paient des messes... leur rembourrent des douillettes... ou leur brodent des chasubles..... Une fois..., on a sabré le peuple sur les boulevards... ils ont béni..... Et nous nous tuons pour les payer!

— Ah! vous allez trop loin, la religion, la religion est..... nécessaire. Si... elle n'existait pas..., il faudrait... l'inventer.

La nourrice tassa ses mamelles dans son caraco, puis tout en berçant son petit, elle approuva d'un tremblotement de ses gras mentons.

L'homme eut un brutal haussement d'épaules puis continua d'exprimer ses colères, tandis que son fils suivait, avec une attention triste, les jeux d'élégants bambins entassant du sable avec des pelles.

— Les riches sont voraces !..... Non contents de vivre du produit de notre travail..., ils veulent tout accaparer..... nous affamer..... Ils sont si goulus qu'ils ne trouvent jamais leur part assez grosse ;... ils cherchent à prendre... celle du riche..., leur voisin..... Le plus riche... ruine le moins riche... et ça s'appelle spéculer.....

... Ils font de la politique..., parlent de notre bien..., nous promettent des constitutions... des droits... Est-ce que les affaires politiques nous regardent?..... C'est toujours un régime bourgeois... qui succède à un régime bourgeois!..... Quels que que soient les maîtres, il faut les nourrir..... et le travail est aussi dur..... Leurs théâtres..., leurs lieux de plaisir..., c'est nous... qui les bâtissons..., qui payons des impôts pour cela!... Quand le palais est fini..., une fois par an..., sur dix millions de travailleurs... quatre mille peuvent voir ce qui s'y passe! Tant mieux du reste..., ils ne montrent que des choses fausses..., la comédie de la vie... des mensonges.

— Pardon....., le Théâtre... est un... grand..... éducateur... populaire.

Et la vie..., la sacrée vie... qui nous écrase..., le froid..., la faim..., ça n'apprend donc rien..., ça?... Ah!... les riches!... où donc ont-ils le cœur placé... pour ne pas penser... aux maux des meurts-de-faim?..... Ah! si..., ils y pensent..... dans les hivers durs... ou après une catastrophe... dont leur rapacité est souvent la cause..., quand la misère est trop grande..., quand nos cadavres... gênent les digestions;..... alors..., ces gens pour qui nous avons gagné des millions..., nous font l'aumône..., à nous... les créateurs de la richesse!..... Pour ça..., on inscrit leurs noms dans les journaux..., Ils organisent aussi des fêtes de charité...; à l'occasion de nos souffrances... ils batifolent..... Puis..., un jour..., le pauvre diable d'ouvrier crève..., si la misère..., la pourriture des ruelles... et des masures... ou une balle reçue en défendant la propriété des autres... ne l'ont pas tué avant..... On le charrie dans un cimetière..., très loin..., on l'enfouit avec mille malheureux comme lui..., et..., quand son petit et sa femme viennent lui apporter une fleur... le dimanche, ils la jettent... au hasard... sur le tas..., au petit bonheur..... ça..., c'est la société... et il ne faut pas nous en plaindre... puisqu'il

paraît que c'est nous... qui l'avons voulue... et que nous avons signé un contrat... c'est un homme très savant qui l'a dit... Ah! Ah! Ah! Ah.....

— Bah! la société n'est pas si mauvaise..., quand on la prend comme elle est...

— Tant mieux... si les vases de nuit ne vous donnent pas d'ampoules..., mais laissez-moi tranquille... J'aime pas les bénisseurs.

Brusquement, il tourna le dos au larbin écoeuré, et plaquant sa large patte sur l'épaule de son petit :

— Voila..., mon bonhomme..., tu es né pauvre..., tu vivras..., et mourras pauvre... et pourtant... toute ta vie tu travailleras... et c'est moi... qui t'ai mis au monde... — moi —... et un jour... tu me le reprocheras..., mais tu comprendras aussi... pourquoi ce sont les pauvres qui ont le plus d'enfants..... Ah! misère de misère!.....

La lourde main se crispa sur l'épaule fragile.

Le petiot, effrayé par la voix méchante de son père, par sa dure pression et cette tristesse dont il avait le sentiment confus, se mit à sangloter, plus blême encore parce que le soir et la faim venaient.

L'homme se leva, prit la main du petit, partit à grandes enjambées vers les quartiers noirs et vers son taudis.

Le deuil silencieux du crépuscule, si poignant même pour les heureux du monde, l'accablait de son mystère...

Mais la lampe, éclairant la mansarde et la soupe fumante, lui ragaillardit l'âme, peu à peu...

Le soir, il refit un enfant à sa femme parce que c'est son unique plaisir et qu'ainsi le veut la loi des éternels recommencements, tandis que des millionnaires, sur les divans de joie, délictueusement folâtraient, que la garde veillait à leur repos et incarcérait les ivrognes.

Et, le lendemain matin, dès l'aurore triomphale, le faubourg du Temple déversa sur la cité endormie son habituel flot de travailleurs. Dans les casernes, le clairon réveillait les fils du peuple pour les initier à la défense du bien des riches, tandis que ceux-ci sommeillaient en l'attente d'un chocolat onctueux.....

INDULGENCE BOURGEOISE

Un des divertissements les plus réels et les plus immanquables de l'An 1890 aura été le simple fait de prononcer dans certains milieux, une première fois par inadvertance peut-être, ensuite intentionnellement et avec délice car l'effet sûr et immédiat incite à renouveler l'expérience, le nom de M. Maurice Barrès.

A ces syllabes, de sonorité non si particulière qu'elle explique à elle seule la commotion qu'elles produisent, correspond un sentiment unanime dont il est possible de déterminer assez bien le sens.

Emis de l'angle obscur d'un fumoir où la journée vécue se pacifie en la détente du soir, à l'heure où les cigares nouent entre elles leurs arabesques de fumée comme en signe de concorde et quand la bouffée disperse une ombre errante aux fleurs des tentures sitôt rembrunies, énoncé en quelque salon, cher aux hommes de quarante ans, ce vocable provoque d'abord un imperceptible tressaillement, anime les mains oisives, inquiète les calvities, et, en quelques minutes l'effort que faisaient les auditeurs du rien selonnel de leur pensée à ressembler à de digestifs tubes vêtus d'apparences illusoire fait place à une rapide exaspération et transforme les plus quiets bourgeois en énergumènes et en maniaques.

Le nom de Maurice Barrès, si cher aux lettrés pour qui il représente une façon méticuleuse et naïve de s'analyser, un sourire spécial à s'exalter et à qui il rappelle un jeu unique des circonstances et une aventure politique inattendue, a la contraire vertu d'affoler les prétendus gens sérieux et de les induire à des récriminations sans fin et vagues parmi lesquelles on démêle le reproche d'une jeunesse que le hasard a rendue l'égale, quelques heures par

semaine en une Enceinte célèbre, des maturités en usage, là.

N'est-ce point illogique : ces mêmes hommes qui se récrient n'ont guère hésité à confier des intérêts pour eux vitaux à maints personnages notoirement incapables et souvent peu exemplaires qui n'usent de leur situation représentative d'autrui que pour penser à soi et se procurer des passes de chemins de fer, des cigares à bon compte et garnir leurs caves des pots de vins les plus grecs ; et parceque M. Barrès dispose d'une fraction d'influence sur les destins du pays ils lui reprochent cette minime part dont, ils le savent bien, il n'usera que selon son bon sens et son intégrité.

Je sais que cette hostilité pourrait n'être qu'une des formes de l'envie car : *Etre député* représente pour les esprits utilitaires ce que « arriver » a de plus évident et de plus avantageux. Cela procure une sorte de considération en bloc, d'ensemble, dont chacun a sa part et qui existe en dehors de chacun sans qu'il soit nécessaire pour en jouir de la renforcer de son honnêteté personnelle et sans que nulle incartade partielle en puisse compromettre le fonds commun.

De plus, il se joint à cela dans l'esprit de chacun le sentiment d'une aptitude à cette élastique fonction où peut s'adapter la plus grossière incompétence comme la plus fine capacité.

Et puis, la députation ne correspond-elle pas sous une forme atrophiée au sentiment secret que tout bourgeois a de la gloire, c'est-à-dire à l'idée qu'il a de l'importance de soi et cet état de mandataire est une visée familière où se plaît et se dilate la vanité du médiocre et dont quelquefois l'atteinte en hausse le détenteur jusqu'à une sorte de majesté de la sottise.

Tout cela fait qu'on est, parmi les gens qu'irrite un quadragénariat trop privé de l'honorifique, extrêmement sévère pour M. Barrès en tant qu'obtenteur adventice d'une sinécure dont plus d'un se suppute mentalement frustré ; mais comme ces rêveurs pratiques respectent le *Succès* en lui-même on se contente d'objecter, à celui qui a réussi, sa jeunesse.

Cela, on le lui reproche avec toutes les attitudes d'âme

que donnent le comptoir et le bureau, avec amertume, solennité ou fureur selon le tempérament du détracteur bourgeois...

Aussi, ce sentiment que j'ai observé maintes fois à son égard — toutes les fois que j'ai eu l'imprudence de quitter ma lampe et ces quelques livres que doit savoir par cœur un homme digne de soi-même pour m'aventurer une heure parmi ceux qui ignorent les pensers purs et abstraits et dont toute la littérature consiste en de variables taux et de vagues mercuriales — m'a intéressé surtout par ce qu'il révèle de caché et par son vrai sens qu'il est facile de déterminer.

N'est-ce point ceci : Il est surtout impardonnable que M. Barrès ait eu l'audace d'acquérir, en sortant de la solitude songeuse où s'était complu sa jeunesse, sans apprentissage, et par les seules ressources de son esprit, avec une invention de moyens peu habituels, tels que, une valeur personnelle, une manière à lui de plaire et de convaincre, qu'il ait ainsi par la simple application de son intelligence à un but déterminé atteint une situation officielle en y restant lui-même c'est-à-dire quelqu'un de fin et de délicat.

Si encore seulement — et c'est là la vraie objection, le grief — il avait consenti, en acquiesçant ainsi au commun à *acheter* avec de *l'argent* simplement, ces votes qu'il a obtenus et quise vendent comme de quelconques denrées, l'emploi de ce moyen classique l'eût rapproché du niveau de ceux qui, frustrés de pouvoir incliner leur native bassesse devant l'usuel et général Métal, inculpent M. Barrès d'avoir fait acte de prétentieux en remplaçant par du tact, de la conduite et de l'esprit ce qui équivaut pour tant d'autres, en de pareilles négociations avec le caprice de la foule élective, à ces qualités inaccessibles à leur stupidité.

N'est-ce donc point de l'aristocratie que d'user de ce qui est hors de la portée de tous et c'est en restant de l'Elite dont il est que M. Barrès a encouru la colère des tacles disgraciés du suffrage et lassé l'Indulgence Bourgeoise.

*

* *

Pour nous, il est bien qu'il en soit ainsi et M. Barrès est une vivante réplique de l'esprit à l'entregent et aux

captations monétaires si en honneur et sans aller à son égard jusqu'à l'admiration — sentiment qu'il réprouverait et dont ne pourrait que s'offusquer sa délicatesse — on peut le goûter, l'apprécier infiniment et reconnaître l'ingéniosité extrême avec laquelle il a mené à bien son aventure électorale et attendre de lui quelque loi utile au bien-être intellectuel ne fût-ce que l'application immédiate, forcée et intégrale des Bas-Bleus à la tenue des bureaux de Tabac.

HENRI DE RÉGNIER.

LA RÉGLEMENTATION DE LA GUERRE

Je n'ai plus un très lucide souvenir du pays où je rencontrai ce vieillard. Si je cherche à resaisir mes fugaces et trop indécises impressions, il m'apparaît, malgré mes efforts, tel un pays de songe ou traînent par de frigidités nuit des brumes semblables à des voiles de vierges. Les jours eux-mêmes, éclairés d'un terne soleil impuissant à réchauffer l'air, plus encore à teinter autrement que de blanc les fragiles calices des fleurs ténues qui ça et là surgissent, les jours ont de lunaires aspects, et un paisible et perpétuel hiver enveloppe à jamais cette terre incertaine.

Du vieillard au contraire, l'image est demeurée très vive en ma mémoire, ainsi est-il du particulier jardin où je le vis, par une matinée — fut-elle de printemps ou d'automne je ne le puis dire, car seuls les habitants de cette contrée sont assez subtils, pour distinguer les saisons à leurs si indécises différences. — Peut-être ce jour-là, à mon insu, les rayons de l'astre — je ne l'ose plus maintenant nommer soleil — furent-ils plus chauds et plus lumineux, ou, simplement, mon esprit, excité et animé par les choses dites, a-t-il plus retenu : je ne sais. L'homme était grand et maigre, et sur des épaules creuses portait une petite tête d'oiseau au profil coupant et froid, il avait des lunettes d'or et était vêtu d'une vaste redingote, j'avais connu à Iéna un *privat docent* qui lui ressemblait. Il avait de longues jambes étiques, et il les dissimulait sous un plaid à carreaux, spécial, en ces temps, aux anglais ; quand aux bras, serrés et amenuisés, par l'étroitesse des manches, ils ne pouvaient se courber en d'harmonieux gestes, et seuls d'angulaires mouvements leur étaient permis ; ils se terminaient par des mains jaunes, d'un authentique parchemin, munies de doigts osseux, gonflés de

nodosités et terminés par des ongles en spatule. Quand au visage, rasé coutumièrement de très près, il avait une expression d'autoritaire dureté, que relevaient des yeux grands, d'un éclat velouté derrière les verres habituels ; des narines mobiles, malgré leurs minceur, et une bouche un peu épaisse en compliquaient l'aspect, que des oreilles de faune rendaient étrange.

Mais plus vivace que sa personne, m'est resté le souvenir de sa voix, une voix terne qui glaçait les mots prononcés, une voix monocorde, sans rythme, sans flexions, effrayante, car de ses lèvres charnues on attendait une harmonieuse et vibrante parole.

Comment l'avai-je connu, pourquoi nous parlames-nous, et quel fut le début de notre conversation, je l'ai oublié et je raconte seulement ce dont je me souviens.

« J'ignore, me dit-il, ce continent dont vous me parlez ; il est sans doute d'une antiquité médiocre, puisque les derniers hommes vivant là, dont nous avons gardé les noms et les écrits, furent les précieux sages des pays Hellènes et Romains. Vous m'assurez que d'autres depuis vécurent, dignes d'estime et d'admiration. Quoique les divers systèmes philosophiques exposés par vous, ne m'aient pas semblé d'une puissante originalité — des mages austères en Chaldée, des gymnosophistes rigoureux dans l'Inde, des grecs et des alexandrins divins, on dit tout cela et mieux à coup sûr — je veux bien croire vos discours.

Timidement, j'énumérais les penseurs dotés chez nous de considération et les hommes de science notoire. Sans doute parlais-je des psychologiques déduction si éminentes de l'école anglaise, des évolutionnistes et des théoriciens du struggle for life car soudain il m'arrêta.

Ces idées, fit-il, ne sont pas mauvaises en elles-mêmes, vous les exagérez seulement en leur attribuant un mérite de nouveauté qu'elles n'ont pas. Aristote déjà n'a-t-il pas déclaré : « Les animaux sont en guerre les uns contre les autres, et si la nourriture n'est pas assez abondante, ils se battent, fussent-ils de la même espèce. » Faut-il vous rappeler les vers de Lutèce :

*Nam quæcunque vides vesci vitalibus auris
Aut dolus, aut virtus, aut denique mobilitas est
Ex ineunte ævo genus id tutata reservans.*

Ne savaient-ils pas aussi que les êtres non pourvus des vertus nécessaires pour vivre, sont voués par la fatalité à servir de proie aux autres ? Soyez certain que ces hauts esprits ne rangeaient pas l'homme dans une catégorie spéciale, et qu'ils le connaissaient capable de vouloir persister à l'aide de toutes les ruses, de tous les crimes même. Est-ce bien là la pensée des rétheurs dont vous me parlez ?

Je fis un geste d'assentiment et il poursuivit.

Il est bon que vos générations nouvelles soient nourries de semblables théories, mais il serait meilleur d'en exiger une rationnelle application. D'après vos discours, et autant que ces données restreintes me permettent de conclure, je crains que vous n'ayez pas su tirer parti des doctrines, et vous les devez considérer en dilettantes non en politiques. La coalition des plus forts, cette nécessité de la vie sociale, est-elle chez vous réglementée, et la conduite à tenir vis-à-vis des nuisibles, des faibles et des inutiles, est-elle déterminée par de justes, pratiques et sévères lois ?

Je répliquai en faisant observer au terrible vieillard, qu'il paraissait ne tenir aucun compte, des sentiments pitoyables dont nous étions généralement animés envers nos semblables débiles et malheureux. Evidemment, lui dis-je, nous ne pouvons en empêcher beaucoup de mourir par faim, froid, ou complet dénuement, malgré des administrations sérieusement organisées, paperassières par amour du droit, et soucieuses de répartitions équitables, au point d'attribuer un denier à des familles de dix personnes, cela au bénéfice possible de marmiteux à venir. Mais il est peu de millionnaires qui ne tiennent, au moment suprême, à racheter leurs dols, par la fondation d'hospices destinés, le plus souvent, aux descendants de ceux qu'ils spolièrent. Quand aux enfants rachitiques, tuberculeux ou dégénérés, les communes les recueillent dans des maisons secourables et les élèvent à grand frais : le nombre en est malheureusement si grand, que, malgré ces précautions, nos avenues et nos rues sont peuplées de nourrissons squeletteux et difformes, de jeunes épileptiques et d'éphèbes estropiés, dont l'aspect effraie au passage les banquiers sensibles qui se cachent au fond de leurs carrosses. Quand aux vieillards, incapables de trouver le morceau de pain nécessaire à retarder leur mort, d'autres édifices

leurs sont destinés, et de robustes infirmières gagnent leur vie à les empêcher de mourir.

Le visage de mon interlocuteur prit une expression admirative : « Si vos gouvernants, s'écria-t-il, ont un soin si précieux de ces êtres, dont l'inutilité est flagrante, de quelles attentions minutieuses doivent être entourés les robustes citoyens qui travaillent à son bien être ou à sa gloire spirituelle ».

Un peu confus, j'avouais que nous ressentions pour ceux-là une totale indifférence. Je ne cachais pas à ce redoutable aïeul, que les poètes et les artistes vraiment dignes de ce nom, recevaient comme rétribution habituelle, des crachats au lieu de sequins, et étaient conduits à des trépas sordides : les exemples ne me manquèrent pas à lui citer. Je n'hésitai pas non plus à décrire l'intérieur des mines, des usines et des manufactures, où des hommes geignaient de l'aurore au crépuscule, tandis que leurs fils clamaient après une pitance improbable, étant donné leur nombre, leur appétit et le minime salaire échu chaque quinzaine. Cependant la société, éminemment protectrice, leur avait fait de tels avantages moraux, qu'elle pouvait se croire libérée des soins matériels. Je dis alors les écoles fondées, l'instruction répandue, le souci pris de la rendre obligatoire, et de la confier à des professeurs d'une inattaquable laïcité. Par la sagesse de ce personnel d'élite, les nouvelles couches sont élevées d'une façon solide, on extrait de leur cervelle les racines qu'un surnaturel, heureusement déchu, y avait poussées, on les sauve des croyances qui leur attestaient un espoir illusoire. et leur préparaient de sûres déceptions. D'autre part, des morceaux de papiers rectangulaires, de couleurs variées, permettent à ces travailleurs de manifester, à certains jours, une volonté d'autant plus sérieuse qu'elle est généralement non avenue, mais en vertu de laquelle ils peuvent, d'un cœur joyeux, se laisser conduire suivant une norme totalement opposée à leurs vœux.

L'ancêtre à qui je narraï ces choses, ne laissait pas que de m'écouter avec une certaine stupeur. Quand j'eus fini, il réfléchit quelques minutes puis :

« Ce que vous me dites là, proféra-t-il, me paraît d'une bizarre et incompréhensible naïveté. D'un côté vous m'at-

testez ces peuples arrivés, théoriquement, à des vues justes. Ils connaissent, prétendez-vous, la nature, suffisamment pour s'être débarrassés des sensibleries mal placées ; ils ont énoncé, d'une manière satisfaisante, cette loi du plus fort qui doit être à la base de tous les gouvernements, et d'un autre côté, vous les montrez inattentifs aux éléments dont ils doivent tirer leur puissance, et favorables aux seuls inutiles. Evidemment, il est naturel que nombre de vos crésus en quête de plaisirs nouveaux, éprouvent une jouissance à conserver précieusement de tristes hères qu'une mort bienveillante et charitable guette sans trêve. Ils perpétuent une douleur qui doit être joyeuse à leurs sens blasés, et sans doute conservent-ils ces gibbeux, cagneux et difformes, pour avoir à leurs festins des bouffons congruments défigurés par des becs de lièvres rares, des eczémas inattendus, et des torsions variés, déjà Commode, empereur gai, avait des fous monoculaires, monopodes, culs de jatte, ventrus et bosselés, mais l'état devrait intervenir sévèrement, abolir ces établissements où le mal est cultivé et accorder à ces disgraciés un trépas espéré angoisseusement. A Sparte, tout enfant imparfaitement venu était mis à mort, que vous sert d'être plus vieux que ces Lacédémoniens et plus civilisés — à votre dire — si ce n'est pour faire mieux, et au moins aussi bien ? Considérez que votre sensibilité si grande, peut encore être par là satisfaite, et elle sera sagement entendue. Vous aurez la paisible conscience d'avoir épargné à une foule de vos concitoyens des souffrances inéluctables, des affres et de cuisants soucis. Savez vous pas que ces misérables viendraient à la mort, n'étaient des craintes héréditaires ? Ils ont l'obscur vision que la fin serait meilleure pour eux, et ils vous sauraient gré d'avoir le courage qui leur manque.

Je l'interrompis, pour lui faire observer avec franchise, que chez nous les tribunaux poursuivaient apremment ceux qui voulaient s'affranchir de la misère, et entraînaient leur progéniture au suicide. La morale établissant que nous ne pouvions pas plus fuir le baignoire de l'existence, que les bastilles habituelles aux réfractaires.

Cela est fatal, répliqua-t-il. Vous avez aboli la croyance à une survie désirable, et vous avez entretenu en vos

âmes une telle terreur des futurs, que vous trouvez l'univers préférable à tout. Ceux qui meurent librement, confessent qu'il y a mieux pour eux, et votre intérêt immédiat est d'empêcher la propagation d'une foi aussi subversive ; si elle se répandait vous auriez trop de désertions. Il n'en est pas ainsi dans ces contrées.

Avec politesse je requis quelques détails, et affablement il me répondit.

Nous nous sommes gardés d'une erreur aussi fondamentale. Dans nos écoles, le dogme de la perpétuité de l'être et de sa survivance aux accidents corporels, est prêché d'une expresse façon. Toutefois, nous inculquons aux enfants des notions pratiques qui leur permettent, même doués d'une faible intelligence, de reconnaître qu'il est bon de se placer sur ce globe, quoique transitoire, dans des conditions supportables de bien-être. Pour atteindre ce but, la nécessité s'impose de leur déduire clairement l'importance de restreindre le nombre des hommes admis au pacage. Des contes moraux, corroborés d'exemples choisis suffisent ; ces jeunes cervelles comprennent facilement, qu'il sied à une tarte d'être divisée en trois plutôt qu'en quatre, et qu'un robuste camarade a, par surplus, le droit de s'emparer des rations faites, à son seul profit. On encourage les spoliés à accepter ce vol, par des descriptions admirables des régions célestes où ils seront appelés à déambuler plus tard ; on ne leur laisse cependant pas ignorer que, s'ils acquéraient des biceps plus solides, ils pourraient prétendre à des biens terrestres, qui ne seraient pas exclusifs des surnaturelles joies. Malgré ces leçons, malgré la haute estime témoignée à ceux qui volontairement se sont tués, généreux convives se retirant par discrétion d'un festin trop réduit, malgré les encouragements donnés aux mères abandonnant, sur le seuil des portes, des fœtus déformés qui ne sont pas recueillis, malgré tout cela, il se trouve des rétifs, curieux de vivre et de voir vivre, des gens dont l'existence est due, soit à une inconcevable tendresse maternelle — car ici les femmes éprouvent une honte à avouer une conception ridicule — soit, si leur rachitisme se développe tardivement, à une lâcheté constitutionnelle leur interdisant la libre mort. Si nous les laissons persister, comme ils ont une propension excessive

aux plaisirs amoureux, ils peuplèrent nos contrées, en peu d'années, d'une insupportable vermine humaine ; mais des décrets interviennent qui règlent leur suppression régulière. Comment entend-on la guerre sur votre continent, interrompit-il tout à coup ?

Je lui expliquai l'organisation de nos armées permanentes, dans lesquelles on entretenait de vigoureux paysans que la terre réclamait, des ouvriers arrachés à des familles nécessiteuses, des médecins, des professeurs, des prêtres même, tous personnages dont l'utilité eut été certaine ailleurs. Je lui parlai des conseils spéciaux de révision, dans lesquels un jury éclairé examinait les futurs soldats, tels des bestiaux destinés à de prochaines boucheries, et laissaient enrégimenter ceux-là seuls qui étaient d'une robustesse éprouvée. Les armées étant ainsi formées d'utiles citoyens, on n'hésite pas à les envoyer, régulièrement, combattre des peuplades sauvages et conquérir des pays inhospitaliers où ils périssent inmanquablement de la fièvre et des rigueurs climatériques ; leur perte rapporte compensativement quelques jarres d'huile rance, des dents d'éléphants, quelques quintaux de riz, de sucre ou d'indigo, en plus de la nominative souveraineté établie sur ces hordes, et de la satisfaction qui consiste à posséder plus que le voisin. Lorsque ces conditions ne suffisent pas, de grandes guerres sont décidées entre nations traditionnellement ennemies, et, comme les constants progrès de la civilisation nous ont munis d'armes exceptionnelles, l'élite de chaque peuple ne peut échapper à un massacre absolu, cela au profit des quelques inutiles restés dans leurs foyers.

Décidément, dit le vieillard avec tristesse, vous manquez de sens pratique, ou plutôt vous êtes des races étranges. Vous êtes arrivés à fermer vos âmes à tout rêve d'art ; dans vos cités, me dites-vous, on ne prête l'oreille qu'à d'abjects vaudevillistes, à de scatologiques romanciers, à d'effarants chroniqueurs ; la poésie est bafouée, la métaphysique raillée, la foi remplacée par un matérialisme dogmatique ; en un mot, vous avez entendu la raison à rebours. Nous sommes plus positifs, car nous avons gardé, pour quelques-uns d'une sélection sérieuse, ces satisfactions dont vous faites fi. N'est-ce pas de votre part une

sottise ridicule que cette proscription des joies psychiques? Nous conservons certes les agréables sensations dues aux plaisirs corporels, mais, ayant reconnu que les autres étaient d'une intensité supérieure, nous les avons développés, parce que, plus pratiques que vous, nous tenions à des béatitudes, à des ravissements, à des extases, et que notre intérêt bien entendu était de préserver ce monde initiateur, et non de le stupidement bannir, comme vous l'avez fait. En somme, vous êtes comme des enfants empressés à jeter les confitures dont est garnie leur tartine, pour garder le seul pain sec.

Avec des convictions telles que les nôtres, nous n'avons aucun scrupule à supprimer ceux qui nous gênent. Nous sommes certains, étant donné leur fâcheuse constitution physique et cérébrale, de leur procurer plus tôt des bonheurs infaillibles, et de les préserver pieusement des chagrins funestes. Et cette sollicitude est à double entente, puisqu'elle permet d'octroyer aux vivants, dignes pourtant d'attention, des facilités plus grandes à vivre. Aussi nos guerres s'effectuent autrement que les vôtres. Quand les assemblées de statisticiens et les académies des sciences, ont établi que le nombre des infirmes et des vieillards s'accroît d'une déplorable et inquiétante façon, le conseil international se réunit et décide une ou plusieurs batailles, selon la quantité des êtres encombrants. Les peuples, quoique toujours amis, se divisent conventionnellement en deux parts rivales, et la guerre est déclarée. Nous composons alors les armées avec ceux là dont je parlais tout à l'heure, ces cagneux, tors, gibbeux, borgnes, bancals, malingreux, épileptiques, idiots, plus les ancêtres par trop déchus — il est évident qu'il ne peut y avoir d'exceptions pour les femmes, ces procréatrices. — Au jour fixé, le combat est livré, dans une vallée choisie d'après les règles d'une stratégie impeccable ; les hommes valides gardent jalousement les défilés et les moindres issues, et sont chargés de massacrer, sans cruautés inutiles, tous les fuyards. Après deux journées de tuerie, on est certain d'arriver à une suppression totale, et de grandes réjouissances, des fêtes inouïes, célèbrent notre propre gloire et notre sagesse. Nous sommes arrivés, par ce moyen, à supprimer ces tristes difformités et ces faiblesses de l'es-

pèce humaine. Nous avons crée une belle race, à tel point que désormais, quand la lutte est décrétée, à cause d'un excès de population, nous sommes obligés d'envoyer à ces massacres officiels, les citoyens qui ne peuvent soulever une quantité déterminée, et d'ailleurs considérable de kilogrammes.

Cependant un autre critérium est établi pour les êtres dont le travail, purement cérébral, diminue fatalement l'énergie musculaire : Les grands aèdes, les dépositaires du verbe, les métaphysiciens prodigieux, les peintres, les sculpteurs et les musiciens géniaux, fussent-ils bossus et culs de jatte, sont non seulement épargnés, mais on les entoure de soins délicats : ne sont-ils pas les plus précieux des mortels, eux, les dispensateurs des joies les meilleures ? Au contraire, les funestes prosateurs, les rimeurs maladroits, les détestables ouvriers du ciseau et du pinceau, les croque notes qui croient devoir perpétuer une musique nauséuse, tous ceux-là, fussent-ils plus forts qu'Héraklès, dompteur des Thespiades, sont impitoyablement sacrifiés, puisqu'ils tendent à abaisser nos âmes et à nous distraire de plus purs contentements.

A mon tour, j'écoutais avec saisissement ces paroles, un mélange d'effroi et d'admiration s'emparait de mon âme, et comme j'allais parler, le vieillard se leva.

Tâchez, me dit-il, de faire prévaloir dans vos villes des idées semblables. Croyez-moi, ce sont les bonnes. Adieu.

Avec un geste frileux, il enveloppa ses épaules d'un épais manteau de fourrure et, tel un fantôme, il s'en fut par les allées du jardin. A l'occident, un soleil moribond éructait quelques flammes, comme une poitrine asthmatique expumant de faibles crachats, il disparut bientôt, et un subit brouillard, qui semblait pleuvoir du ventre de quelque cygne fabuleux, me cacha l'ancêtre et les bosquets de grêles arbres au milieu desquels nous étions assis.

BERNARD LAZARE.

L'ART ET L'ÉTAT

..... plus attentif aux œuvres réalisées qu'aux théories soutenues, indifférent aux querelles d'école et soucieux seulement de reconnaître le talent, *d'ou qu'il vienne*, il [l'Etat] doit accueillir les hommes d'initiative, aller au devant d'eux *malgré les dédains* et les soutenir *contre les exclusions*.

(Paroles prononcées par le ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts à l'inauguration du monument d'Eugène Delacroix.)

Phraséologie de réunion électorale, autant en emporte le vent, à ce patrocinage ministériel les actes du gouvernement ne cessent de donner un flagrant démenti ; à quels hommes d'initiative nos ethnarques ont-ils frayé le chemin ? quand donc un de ces valets du suffrage universel a-t-il eu la virilité d'imposer un talent à l'opinion ? à quel grand artiste l'Etat actuel a-t-il donné cet « appui souverain » permettant de « vaincre les injustices de l'opinion ou de la destinée » ? M. Bourgeois, le bien nommé, serait fort en peine, je suppose, d'en citer un seul.

Le gouvernement de la République semble faire beaucoup pour les artistes, en réalité son intervention est déplorable. Il ne suffit pas d'inscrire au budget une forte somme, tout vient de l'usage qu'on en sait faire. Or, quoique je tiennne ceux qui nous gouvernent pour indéhiscents au Beau, je ne mets point en doute leur désir de *protéger* les artistes, c'est leur compétence et leur équité que je nie. Car enfin, comment expliquer tant de commandes à des nullités et cette pluricité d'achats que rien ne justifie.

Si, de même que Delacroix, Puvis de Chavannes, cet autre génial éponyme, obtint, à force de chefs-d'œuvre, des murs à fresquer, que de Lenepveu occupent la place

de vrais décorateurs aussi dédaignés, malgré leurs preuves faites, que s'ils n'avaient jamais exposé. Le talentueux, assez soucieux de sa dignité pour refuser d'antichamber chez une excellence improvisée ou de sacrifier à la mode son originalité, risque de ne jamais voir ses travaux acquis ou récompensés. Que lui importe ! S'il n'est point riche, érémitiquement il vivra plutôt que de solliciter une commande auprès de médiocres qui, arrivés par subreption, ne peuvent comprendre les fiertés d'une âme aristique, encore moins les souffrir.

La valeur des achats de l'Etat aux salons, un peintre, inintéressé à d'acrimonieuses hyperboles sur ce sujet, M. Bouguereau, en donnait, il y a peu d'années, une fort piètre idée, en défiant M. Turquet de les exposer. Aujourd'hui M. Bouguereau défierait avec autant de raison M. Larroumet d'exhiber les envois — postérieurs à 1880 — des boursiers de voyage et des pensionnaires de cette obsoleète école de Rome dont l'asthésie n'est plus à démontrer.

Si l'Etat s'indifférentise autant qu'il l'assure aux queltes d'écoles — et ce devrait être son rôle — pourquoi encourage-t-il un art officiel ? pourquoi favorise-t-il une coterie ? pourquoi concède-t-il aux mydriasiques de l'Institut le privilège de l'enseignement supérieur du dessin ?

La vérité, c'est que les dynastes que nous devons à la harde électrique subissent lâchement la pression de l'opinion ; qu'ils se laissent prendre au clinquant des décorations par leurs mains prodiguées et qu'aucun d'eux n'est capable de distinguer un épateur d'un maître, une œuvre d'un *navet*. C'est pourquoi lorsque M. Munkacsy eut à peindre le plafond d'un musée viennois, l'Etat, qui ne découvre pas le moindre coin lorsqu'il s'agit de rendre service à un français chargé d'importants travaux pour le département de la Seine, l'Etat mit à sa disposition, à l'année, une salle entière du palais de l'Industrie.

En matière artistique, ainsi que pour le reste, nos gouvernants montrent une incompressible équanimité. Nulle sérieuse organisation, où il faudrait un esthète, on place des politiciens, comme à la tête de cette administration des beaux-arts, engendreuse d'abus, gaveuse de fonctionnaires butéocéphales, où chacun se dérobe à sa responsabilité et qui suffirait à dégoûter de la république.

Il n'est que juste, en principe, qu'un état policé aide, dans la mesure de ses moyens, le talent à se produire; mais, puisque les autocratiques par nous subis sont aussi incapables que M. Wolff de discerner le talent de la réputation; puisqu'il n'est pas plus possible de forcer à l'impartialité ces courtisans du vulgaire que de rendre au cadavre l'éclat d'une saine carnation; mieux vaut alors que cesse une intervention encourageuse de la prostitution artistique.

La littérature en est-elle moins florissante pour se passer de subsides budgétaires. Tous les êtres doués pour l'art ne naissent pas rentés, il est vrai, mais encore une fois, avec ou sans secours du pouvoir, rien n'est changé à leur situation difficile; faciliter les débuts d'un méritant sans fortune, les détenteurs de l'argent des contribuables se soucient bien de pareille vétille!

En cette époque, bêtement démocratisée, qui se rit de l'altruisme et brocarde les plus saintes choses, le mérite inapostillé n'a pas cours, sans alcibiadisme le pur talent passe invu, et le favoritisme règne insolent, faisant regretter l'ancien régime.

En vain, j'en cherche un vraiment à la hauteur de sa mission, parmi la tourbe promiscue des parvenus juchés sur le pinacle; Charles-Quint ramassait les brosses du Titien, aujourd'hui le moindre inspecteur des Beaux-Arts souffrirait qu'un maître lui décroûtât ses bottes.

ALPHONSE GERMAIN.

LE PLUS GRAND POÈTE

Il n'est pas au pouvoir d'un chroniqueur, quelques lointains échos que réveille son éphémère éloquence, de décréter, sans apparence d'injustice, toute une génération d'atrophie morale et d'aphonie intellectuelle. Cette lutte de la calomnie et de l'insulte contre la foi et la patience dure depuis cinq ans, bientôt; tout ce que le journalisme a compté, ce temps durant, de verveux phraséologues ont bafoué, chacun selon sa nature et son talent, l'effort artistique de trois douzaines de jeunes hommes à peine nés à la conscience d'eux mêmes — et si le silence se fait c'est qu'on se lasse même d'injurier.

A une génération dont la compréhension esthétique va de M. Stéphane Mallarmé à M. Paul Verlaine, où M. Edouard Dujardin coudoie M. Maurice Maeterlinck, où M. Gustave Kahn a pour voisin M. Henri de Régnier — M. Jean Moréas, M. Emile Verhaeren — M. Maurice Barrès, M. Paul Adam, à une génération dont fut Ephraïm Mikael, à une génération qu'immortalisera Jules Laforgue, qu'importe, au surplus, la négation de son existence?

Le plus grand Poète, le premier prosateur? — pauvres et sottés formules! — laissons à d'autres la manie sénile des classifications. Quel étalon assumer pour mesurer une âme, si non la nôtre? et les âmes sont diverses et et versatiles. Si la grandiloquence prestigieuse du Père Hugo a pu faire de lui, pour le parnasse imitateur servile de sa formule, le « plus grand poète de tous les temps », ne suffit-il pas d'une telle erreur par siècle? — plaignons ceux dont l'étroitesse d'esprit et la pauvreté de cœur se résolvent en vanité.

Et quand la presse, tantôt muette ou hostile, reprend un rôle plus digne — que M. Jean Lorrain annonce hautement l'œuvre de M. de Régnier, que M. Montorgueil reconnaît le fort talent de M. Paul Adam, que M. Mirbeau s'incline devant les poèmes de M. Maeterlinck — vraiment, il fait bon voir poindre en lueurs l'aube de nos espérances et sentir que vit encore chez quelques-uns *cela* qui vibre aux manifestations de la Beauté.

Car l'Art importe, et l'Art seul; ne nous avait-on pas annoncé la mort du Verbe? n'a-t-on pas trouvé pour ridiculiser la renaissance idéaliste ce terme stupide : *décadence*? a-t-on assez plaisanté *le Symbolisme*? Et, croyant avoir trouvé le mot de la fin, ne nous a-t-on pas crié : « le symbolisme, cela existe de toute éternité »! — car il ne savait pas, celui qui s'enorgueillit de cette riposte, affirmer, par sa raillerie même, que les Symbolistes réinstalleraient le haut temple des primes dédicaces, d'où l'imbécillité parnassienne s'était égarée vers un culte fétichiste de la *Forme*.

N'aurait-elle fait, cette génération, que retrouver la bonne route et, lasse de l'effort, n'eût-elle pu que la montrer aux survenants, de quelle dignité ne sera-t-elle pas investie dans l'avenir!

Le plus grand Poète : c'est la Foi.

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN.

NOTES ET NOTULES

Les Livres :

Œuvre de Ephraïm Mikhaël (Lemerre, éd.). — Les organisateurs du triste et oublié concours « de l'Echo de Paris » cherchèrent, bien vainement, à opposer Ephraïm Mikhaël à ceux de sa génération que ne tenta pas l'improbable et, en tous cas, inutile approbation des « maîtres » : le Poète de *Florimond* était un symboliste et son dernier poème (avril 1890) est un essai de vers polymorphes. Celui qui à dix-sept ans écrivait : « je n'endormirai jamais mon âme triste dans la sérénité des rêves accomplis » fut victime — la dernière, souhaitons-nous — de la fausse poétique parnassienne dont il a souvent douloureusement senti la vacuité :

... Nous les chiffonneurs de Poèmes...
... sans Amour et sans Prières,
Nous allons montrer, indolents,
Notre manteau de Rimes fières...
Mais un Ennui vague ensommeille
Notre marche lente...

Dans cette forme de rhétorique truquée l'artiste merveilleux surpasse, sans effort, les soi-disant « poètes parfaits », et *Poète*, au dessus de toutes formules, il y inscrivit son âme vivante ; puis après avoir ébloui ses « maîtres » abêtis, Ephraïm Mikhaël leur inflige la suprême humiliation de rejeter dédaigneusement leurs conseils et leur exemple : l'« Echo de Paris » a couronné — sans le soupçonner (sinon, l'eût-il assez honni !) *le symbolisme* et le *vers libre* en ce jeune homme que la mort a ravi au moment même où poind en lui la haute conscience de son individualité ; mais dans l'œuvre éparse en efforts précurseurs, restreinte par quelque noble hésitation d'artiste inquiet et

chercheur vit pour toujours ce charme et cette gloire, cette seule Immortelle; la Sincérité.

* *
*

Thaïs, par Anatole France (Calman Lévy, éditeur). — Chez certains êtres, l'intelligence, très vive assurément, se transforme souvent en une vertu d'assimilation singulière, qui, si elle n'était modérée par une salutaire compréhension des devoirs envers les autres pourrait en arriver au plagiat même. La livre de M. France est la parfaite démonstration de cette thèse. Si jamais l'autorisé critique du *Temps* veut se livrer à une étude sur la science de seconde main, *Thaïs* pourra lui servir de thème. Pour faire une œuvre telle que celle-là, qui ne manque d'ailleurs pas d'attrait, étant donné le savoir faire de l'auteur, et le particulier agrément de son style, pour faire une œuvre semblable il suffira de deux drames de H. Roswita et de deux légendes extraites des *Réveries d'un païen mystique* du trop peu connu Louis Ménard: Le Banquet d'Alexandrie et la Légende St-Hilarion.

Il est inutile d'analyser ce subtil travail de marqueterie, où chaque chapitre permet au lecteur de saluer une vieille connaissance: la Revue des Deux-Mondes le répandit jadis et suffit à le faire connaître. On pourra étudier le talent de M. France quand il nous donnera une œuvre — qui peut-être tardera, hélas! — d'une plus intense personnalité.

Cependant nous pouvons louer les nouvelles idées que M. France a sur les philosophes grecs et sa particulière entente de leurs doctrines.

*
*

M. Gabriel Mourey, nous apporte une traduction des *Poèmes et Ballades* (1^{re} partie) de Charles Algernon Swinburne (*Lord* pour la revue *Indépendante* seule); de cette traduction que nous eussions préférée purgée de multiples petites tares, nous ne voudrions dire que du bien. Elle nous fut même personnellement utile en ce sens que, par elle, la poésie de Swinburne, dépouillée du charme irrésistible de ses rythmes qui ensorcelèrent notre vingtième année, nous est apparue de forme verbeuse, de philosophie pauvrement

sensualiste — contrastant, avec le haut idéalisme et les intuitives certitudes d'Edgar Poe. (1)

Il nous paraissait impossible qu'une pareille hypertrophie de brutalité, de bestialité presque, n'ait pas du nuire à l'intellectualité de l'artiste — et ses œuvres plus récentes nous donnent, semble-t-il, raison.

*

Sonnailles et Clochettes, par Théodore de Banville. — (G. Charpentier, éditeur). Le vénérable M. de Banville a cru devoir réunir en un volume ses hebdomadaires vaticinations de « l'Echo de Paris » (journal des poètes, dit-on, ce qu'on ne croirait guère, vu la copieuse quantité de mauvais vers qui s'y publient). En quelques mots bénins, l'auteur prévient qu'il sied parfois de répandre de riches rimes pour trois sous, et partant il avoue les avoir accrochées à de vulgaires et très compréhensibles sujets. Cet ancêtre s'imagine donc avoir tait parfois autre chose.

*

Sixtine par R. de Gourmont (A. Savine éditeur).
Un homme de lettre, Hubert d'Entrague. Sa passion pour une femme futile et indécise. Leur impossibilité à se comprendre d'abord, à se posséder ensuite. Tel est ce roman, qui est l'œuvre d'un artiste curieux et subtil.

Hubert énervé, affaibli, par ses continuelles investigations sur sa propre cervelle, est un malade, un de ceux que Monsieur Ribot rangerait parmi ses abouliques : il ne peut vouloir, est incapable d'une décision vive, entre lui et l'action, un perpétuel fossé se creuse et il ne le peut franchir. Cet état pathologique est remarquablement déduit par Monsieur de Gourmont. Il a vu aussi très nettement, le dédoublement de l'individu et du littérateur, sa manie fatale de transporter les actes de sa vie dans une esthétique idéalité. D'Entrague corrobore son amour par une œuvre : « *L'Adorant* » dans laquelle il transporte ses sentiments. L'idée est à coup sûr curieuse et intéressante. On voit moins la nécessité de contes subsidiaires tels que

(1) Poe (Edgar) poète américain d'une imagination dérégulée auteur de *contes fantastiques* (1809-1849)

Pierre Larousse, Dictionnaire complet illustré, 43^e édition
p. 1325.

Marcel et Marcelline, Sidoine et Coquerette, la Honte d'être heureux ainsi que d'autres proses et de quelques vers, enchassés dans le roman d'une façon artificielle, et qui servent peut-être à démontrer la diversité d'aptitudes de Monsieur de Gourmont, mais non autre chose.

Inutiles aussi et connus déjà depuis les *Illusions perdues, Charles Demailly* et bien d'autres, sans parler du dernier roman de Guy de Maupassant, les chapitres où il est question de la Revue Spéculative. Le procédé de faire professer ses opinions par des hommes de lettres fictifs, est devenu d'une choquante banalité. Inutile et incompréhensible encore l'épisode de Mme du Boys. Grâce à tout cela, le roman se traîne et devient pénible.

Une influence par trop visible, celle de J.-K. Huysmans, indispose et énerve, je ne veux pas parler encore de celle de Villiers. Au fond, d'Entrague, c'est des *Esseintes amoureux*, et M. de Gourmont notant ses gestes, écrit comme Huysmans. Il se permet même de trop hardies métaphores, n'est-il pas excessif d'écrire des phrases telles que celle-ci : « *il travaillait à l'ombre d'une forte habitude* » ou « *le remords tira Sixtine par le pan de son manteau.* »

Plus coupable encore est cette imitation puérile de citer, laudativement, Saint Notker, Claudien Mamert, et autres. Nécessaire dans *A Rebours*. cette érudition trop facile, il suffirait d'ouvrir la patrologie pour en posséder autant, devient fastidieuse. Monsieur de Gourmont a assez de personnalité, il est psychologue assez retors, logicien assez inattendu, écrivain assez sur de lui-même, pour ne point emprunter le manteau d'autrui. Nul doute qu'à sa prochaine œuvre, il ne subisse plus ces facheux rayonnements.

*

* * *

Chez A. Savine : *Aurora Leig*, traduction du roman versifié de Madame E. Barret Browning. Ce genre du roman en vers, insupportable de lui-même, ne gagne rien à être traité par un Bas-Bleu biblique.

*

* * *

Chez Savine aussi, une réédition du livre de M. de Puymaigre : *Les Vieux auteurs castillans*. Séries d'études intéressantes sur les commencements de la littérature es-

pagnole : le romancero du Cid, l'Apollonius, Alphonse X., Juan Manuel, l'archipretre de Hita, etc.

*
* *

Rimes familières par Camille Saint Saëns. C. Lévy éditeur.

La gloire musicale ne suffit plus à M. Camille Saint Saëns : cet intrépide voyageur vient de publier des *Rimes familières*. Les enthousiastes qui, après la représentation d'*Ascanio*, le proclamèrent chef de l'École française, auraient dû lui faire comprendre l'inutilité de cette publication. Les vers de M. Saint Saëns sont enfantins; un élève de rhétorique ne les avouerait pas, et nous ne croyons pas que le *Sonnet à Charles Gounod*, *Botriocéphale* et autres pièces trouvent d'admirateurs, même parmi les faciles amateurs qui se pâment à entendre le Madrigal chanté par François I^{er} dans *Ascanio*.

*
* *

Rythmes pittoresques, par Marie Krysinska. — Lemerre, éditeur,

Encore une qui a inventé le vers libre. M. Rosny, dans une préface, qu'on nous assure ironique, l'en félicite, et M. Champsaur, dont la compétence est indiscutable, atteste les dire de Mme Krysinska.

Quand ce chroniqueur sera définitivement entré dans la littérature, nous lui demanderons s'il persiste dans ses assertions,

Le volume de Mme Krysinska ne peut guère prêter à d'autres réflexions.

*
* *

Pour paraître en novembre deux volumes de vers attendus.

La gloire du verbe de Pierre Quillard (A la librairie de l'art Indépendant).

Les Fastes de Stuart Merrill (chez Léon Vanier).

*
* *

On annonce pour paraître en décembre chez Deman, « *Pages* », le volume attendu de Stéphane Mallarmé.

Chez Charpentier, une réédition de *l'Ève future*, de Villiers de l'Isle-Adam.

*

* *

Chez Vanier, *Tendresse*, par H. de Braisne.

*

* *

On annonce, pour paraître vers la Noël, le second numéro de « The Dial » — la merveilleuse revue anglaise de MM. C. Ricketts, C. H. Shannon, John Gray. — M. C. Ricketts dans ce second numéro donnera une lithographie : *le Silence* qui est impatiemment attendue.

Un sénile philosophe et quelques membres des diverses académies ont été choisis pour glorifier Lamartine, qu'un poète malade a chanté — de loin.

En cette occurrence, Monsieur Carnot, qu'ont illustré tant de bons voyages, n'a voulu se déranger.

Il a pensé qu'il siérait mal à un gouvernement démocratique d'honorer la Poésie lyrique, et le port de la Palice lui a paru, sans doute, d'un plus vif intérêt. Après tout, peut-être notre Président n'admet que le vers libre et méprise les élégiaques, auquel cas nous réprimandons ce néophyte, trop zélé. Monsieur Jules Simon a profité de cette absence pour déclarer immédiatement que la langue du XVII^e siècle est la « vraie langue française ».

Nous espérons que ce doux vieillard expliquera avant de mourir pourquoi la langue de Rabelais, celle de Montaigne et celle de Ronsard, ou bien celle de Flaubert, ne sont pas « la vraie langue française ».

Quant à Monsieur Bourgeois, il n'a cru pouvoir mieux faire que de blâmer le boulangisme. Plus sage, le colonel Chamoin s'est tu, mais non monseigneur Perrault : Lamartine a été bien honoré.

* *

*

Les voyages de Monsieur Carnot, sa correcte attitude, l'officiel enthousiasme des populations, les jeunes vierges offrant des bouquets tricolores, les maires psalmodiant des discours, les évêques homélisant avec politesse, tout cet appareil pompeux a ému Monsieur le comte de Paris. Il a voulu montrer aux populations françaises, toujours préoc-

cupées de la monarchie, qu'il saurait voyager avec autant d'énergie et moins de fatigue peut-être que l'illustre descendant du notable conventionnel. La France lui étant interdite, pour cette expérience, il a choisi l'Amérique. Il y est.

*
* *

M. Mirbeau a affirmé sa haute sympathie pour les *Entretiens politiques et littéraires* et pour leurs rédacteurs, dans une lettre que nous n'avons pas à rendre publique ; nous en remercions l'auteur, tout en déplorant encore, les amphibologies de ses *Propos belges* du *Figaro*.

*
* *

Nous avons vu, récemment, plusieurs aquarelles d'un grand effet, signées Jean E. Schmitt ; le public du Champ de Mars saura les apprécier au printemps prochain.

*
* *

La vente des œuvres de Lamartine, malgré de nombreuses éditions, est encore bonne et rapporte « pas mal » à..... M. Coppée ! — Nous n'oserions publier cette information si nous n'en eussions eu la confirmation (dans un récent interview de l'*Eclair*) des lèvres mêmes du vampire.

*
* *

Monsieur Scholl informe la France entière qu'il comprend désormais la « poésie nouvelle ». Madame Krysinska a opéré ce miracle. Réjouissons nous donc doublement.

*
* *

Monsieur Daudet, romancier, est à la recherche d'une opinion sur Lamartine. S'il veut passer aux bureaux de la Revue, il lui en sera fourni un choix varié.

*
* *

Monsieur Méténier mène grand bruit à propos de l'interdiction de *En Famille*. Il invoque même à ce propos l'approbation de Monsieur Sarcey. Penserait-il que cet incident intéresse en quoi que ce soit la littérature ?

*
* *

On informe le public trop prompt aux enthousiasmes que M. G. Rodenbach n'est pas « Le prince des poètes doux et subtils » ainsi que le proclama un jeune critique exa-

géré en ses admirations. Nous donnerons dans un prochain numéro le nom de ce « Prince, »

Les mormons de l'Utah ont dû céder « devant l'hostilité de 60 millions d'hommes » : la polygamie est abolie aux bords du Grand Lac Salé ; mais l'âme de Joë Smith a lu avec amertume dans les journaux de ce matin :

Le jury de l'Eure vient d'*acquitter* un cultivateur de Condres, poursuivie pour bigamie. L'accusé répond au nom de Boulanger.

Il avait épousé, en 1885, dans son pays natal, une jeune fille, Louise Broussel, dont le caractère acariâtre l'agaça, paraît-il, bientôt. Un beau jour, il la planta là... pour aller à Louviers chercher une autre femme, plus accommodante.

Il la trouva en la personne de Marguerite Germond, qu'il conduisit carrément à la mairie, ignorant, a-t-il affirmé, « qu'en France il fut défendu d'épouser deux femmes. »

Si donc les Scandinaves (qui sont la majorité des ex-mormons) — au lieu de s'expatrier aux déserts salens des montagnes rocheuses — avaient repris le vieux chemin de la Normandie que leurs pères connurent si bien — la population de la France ne serait pas stationnaire.

Dans une récente encyclique le Pape blâme les progrès incessants du socialisme, M. de Mun devrait bien moriger le Saint Père.

Définition du génie de Lamartine par le.... je ne sais quoi de M. Coppée :

« De l'art? non. Plus et mieux. C'était le don suprême
Et l'inspiration prise à la source même. »

La réponse de M. Vacquérie aux *Entretiens politiques et littéraires* ne s'est pas fait attendre. Dom Pedro, l'ex-empereur du Brésil, vient de flétrir la jeunesse contemporaine dans les colonnes mêmes du *Rappel*. — Edifiant.

M. Ferdinand Brunetière, après lecture de la *Bête humaine* aurait prononcé ces simples mots : « *Encore une ordure de*

plus.» — En cette occasion (bizarrerie) le critique des *Deux-Mondes* formulait le verdict de la jeunesse contemporaine.

Les poètes doivent encore perdre tout espoir de voir leurs vers signalés au *Figaro*. Monsieur Philippe Gille ayant fait une deuxième édition de « *Herbier*, » il ne peut (pendant quelques années au moins) parler que de ce volume.

Un suprême niais : Monsieur Laur a dit cette phrase : « Il ne faut pas oublier que c'est très probablement par ordre supérieur et, dans tous les cas, au su de l'administration, qu'un établissement subventionné par l'Etat, « l'Opéra » vient de représenter subrepticement *une œuvre allemande* qu'une manifestation patriotique avait précédemment proscrite de la scène française ».

Il s'agit des fragments de Wagner joués à la représentation donnée au bénéfice de Dumaine.

Certes les Sylvestre célébrant P. Dupont, les Banville glorifiant Delacroix, les Coppée chantant Lamartine, les Mendès louant le 14 juillet, montrèrent une rare sottise, mais il se sont vu dépasser par Monsieur Richepin, rimant en l'honneur d'un vieil acteur déchu, quelques vers qui dénotent à la fois une notoire infirmité lyrique et une sérieuse bassesse d'âme.

Les électeurs se lassent enfin de morigéner vainement leurs élus. Ils ont compris que le temps était passé des observations platoniques, ils veulent des actes désormais, non des paroles. Ces idées sont, du moins, celles d'un groupe de citoyens marseillais. Ces phocéens ont attendu Monsieur Rouvier près de son modeste hôtel et l'ont roué en lui reprochant amèrement et vivement sa conduite à leur égard. Ce simple incident paraît inaugurer une nouvelle ère électorale, les députés vont être sérieusement responsables, leur mandat va devenir aussi impératif que catégorique.

Nous lisons quelque part :

... « Au bureau prend place M. Gabriel Barrès, député

de Nancy » — et on dit que la désunion est au camp révisionniste.

De l'application du bill Mac-Kinley, la France *seule* n'a pas à souffrir — la cherté relative de ses objets d'exportation leur permet de supporter les exigences nouvelles du fisc américain ; — et ce sont, pourtant, les journaux français qui réclament la constitution d'une ligue européenne qui n'aurait servi que... le commerce allemand.

Encore la brute Stanley !

Londres, 31 octobre. — L'opinion publique anglaise prend de plus en plus parti pour la famille du major Barttelot contre Stanley. La cruauté avec laquelle l'explorateur américain a puni quelques manquements douteux à la discipline est l'un des reproches très graves qu'on lui adresse. On attend sous peu de jours de nouvelles révélations provenant de Zanzibar.

Notre collaborateur M. Paul Adam, indisposé, n'a pu, ce mois, donner aux *Entretiens* son article habituel ; nous le regrettons pour nous-mêmes et pour nos lecteurs.

M. Coppée « rit, parce qu'il ne craint pas la mort. » — Comment a-t-il « trouvé cela si ridicule » que de ne pas craindre la nuit ? — En tous cas il fait bien d'espérer en Dieu, car l'humanité, certes, ne lui accordera pas l'immortalité, dont il abuse temporairement sous la coupole de l'Institut.

Un anonyme chez Bailly annonce, chiffres terribles en main, ce fait :

« La France n'aura plus, avant 25 ans, que trente millions d'habitants, alors que l'empire d'Allemagne en possédera 80 millions ». *Caveant Galli!*

N. B.-M. F. nous prie de vous aviser que ce n'est pas son nom qu'il faut lire dans le n° 7 des ENTRETIENS, p. 239, lig. 15 : tout autre nom, — bien.

Le Gérant : J.-R. BOUTHORS.

- PAUL ADAM. — *La Glèbe.*
 — — — *Être.*
 — — — *Essence de Soleil.*
 JEAN AJALBERT. — *En Amour.*
 EDMOND BAILLY. — *Lumen.*
 MAURICE BARRÈS. — *Sous l'Œil des Barbares.*
 — — — *Un Homme libre.*
 PAUL BOURGET. — *Madame Bressuire.*
 LÉON DIERX. — *Œuvres.*
 EDOUARD DUJARDIN. — *Les Lauriers sont coupés.*
 FÉLIX FENEON. — *Les Impressionnistes.*
 EMILE GOUDEAU. — *Poèmes ironiques.*
 — — — *La vache enragée.*
 F. HÉROLD. — *Les Pacans et les Thrènes.*
 GUSTAVE KAHN. — *Les Palais Nomades.*
 JULES LAFORGUE. — *Œuvres.*
 BERNARD LAZARE. — *La Fiancée de Corinthe.*
 STEPHANE MALLARME. — *Œuvres.*
 STUART MERRILL. — *Les Gammes.*
 EPHRAÏM MIKHAËL. — *L'Automne.*
 GABRIEL MOUREY. — *Flammes mortes.*
 JEAN MOREAS. — *Les Cantilènes.*
 FRANCIS POICTEVIN. — *Songes.*
 HENRI DE REGNIER. — *Episodes.*
 — — — *Poèmes Anciens et Roma-
 nesques.*
 ADOLPHE RETTÉ. — *Cloches en la nuit.*
 J.-H. ROSNY. — *Le Termite.*
 ALBERT SAINT-PAUL. — *Scènes de B il.*
 JEAN E. SCHMITT. — *L'Ascension de N. S. J.-C.*
 JEAN THOREL. — *La Complainte humaine.*
 GEORGES VANOR. — *Les Paradis.*
 PAUL VERLAINE. — *Œuvres.*
 VILLIERS DE L'ISLE ADAM. — *Œuvres.*
 FRANCIS VIELE-GRIFFIN. — *Les Cygnes.*
 — — — *Anceus*
 — — — *Joies.*
 T. DE WYZEWA. — *Notes sur Mallarmé.*

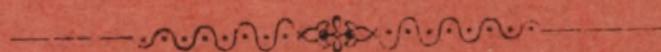
VIENT DE PARAÎTRE

Chez SAVINE, 12, rue des Pyramides, PARIS

EN DÉCOR

PAR

PAUL ADAM



Chez VANIER

LE

PÈLERIN PASSIONNÉ

PAR

JEAN MORÉAS